

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 15

Artikel: Les dîners sur la scène
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190353>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

devient aide, et c'est enfin après dix ans d'exercice que l'on peut être élevé à la dignité de chef.

Un cuisinier peut gagner en appontements fixes jusqu'à douze mille francs par an, à peu près autant qu'un général de brigade. Ajoutez que, comme le plus ordinairement, il prend la dépense à forfait, il peut arriver, sans faire une mauvaise action, à doubler ses appontements. En effet, dans beaucoup de grandes maisons aujourd'hui, lorsqu'un grand dîner doit se donner, il est alloué au chef une somme fixe par tête de convive. C'est à lui de s'en tirer au mieux. Même chez les particuliers, on commence à adopter ce prix fixe.

Dans ces conditions, des cuisiniers deviennent de véritables entrepreneurs, qui font rapidement fortune. Il faut du reste que le métier soit bon, car on ne voit guère de vieux chefs; ils se retirent presque tous avant l'âge de 40 à 45 ans.

Le chef, dans une maison, ne se mêle pas au personnel, il vit à part, traite les gens d'assez haut, et plus d'un domestique ne lui parle qu'en tremblant. C'est que, dans sa cuisine, il est souverain, il commande et il est obéi, et qu'il n'admet point l'ingérence des étrangers. Les fourneaux éteints, les casseroles rangées, l'ordre rétabli après le coup de feu, il quitte ses vêtements de travail et devient un monsieur qui va lire le journal au café voisin.

« Il n'y a pas huit jours, dit le chroniqueur à qui nous empruntons ces détails, j'avais pour voisin, chez un coiffeur du boulevard, un superbe personnage très bien mis, très soigné dans sa toilette. Ses favoris étaient riches et fournis comme ceux d'un banquier, les cheveux lissés et partagés derrière la tête; à la cravate en satin bleu, brillait une belle épingle en diamant; la redingote noire était boutonnée à la taille; en un mot, la correction de tenue d'un diplomate. Comme tous les garçons s'empressaient autour de ce fashionnable qui parlait de sa voiture, de son fauteuil à l'Opéra, de la fermeture de la chasse, je demandais discrètement, après son départ, quel était ce gros bonnet. — C'est un chef, me dit sentencieusement le coiffeur. — Un chef de qui, de quoi? — Le chef du prince de X..., un Russe totalement riche. Il est en vacances et repart prochainement pour St-Pétersbourg. »

Les dîners sur la scène.

N'avez-vous pas été, plus d'une fois, péniblement impressionné, dans les représentations de nos troupes ordinaires d'opéra ou de comédie, en songeant aux tristes illusions que certaines pièces peuvent produire chez les artistes, notamment chez ceux qui ont des emplois de second et de troisième ordre, ou qui ne sont que simples figurants ou choristes?...

Ces pauvres diables, qui prennent leurs maigres repas dans les pensions à 1 fr. 50 par jour, que vous rencontrez dans la rue plus que modestement vêtus, et qui ne peuvent s'accorder d'autre plaisir qu'une pipe de tabac, — la bouffarde, comme ils l'appellent, — ou un bout de cigare, m'inspirent toujours une profonde pitié lorsque je les vois sur la scène vêtus en princes, en comtes ou en ba-

rons. Ce qui doit se passer en eux pour concilier ces illusions d'un moment avec la réalité qui réapparaît aussitôt que le rideau du dernier acte est tombé, m'a toujours paru atroce.

Et combien de fois ne les avez-vous pas vus se mettre à table avec des airs de grands seigneurs, servis par des valets en frac, et en face de vases de fleurs, de couverts brillants et de carafons de cristal, de tout ce qui peut, en un mot, vivement aguise la soif et l'appétit, pour ne trouver ensuite dans les plats qu'un rôti en bois, des poulets ou des pâtés en carton, sonnant horriblement creux sous le service à découper!...

Et dans les flacons?... De l'eau colorée avec un demi-verre de vin rouge!...

L'on nous cite toujours, dans des situations semblables, le supplice de Tantale : ce supplice était-il plus terrible, je vous prie? Et du reste, Tantale, qui avait offensé les dieux, le méritait peut-être. Mais ces pauvres diables d'acteurs!...

Nous le répétons, c'est cruel, c'est inhumain; et nous bénirons le jour où le Comité du Théâtre imposera aux directeurs de troupes de vrais diners sur la scène, et fera brûler, pour chauffer la salle, toutes les volailles en carton, les pâtés, les rôtis et les tourtes en bois entassés parmi les accessoires.

Aussi, mardi soir, à la représentation de l'*Abbé Constantin*, pièce si finement interprétée par les artistes de la troupe Simon, avous-nous eu un plaisir extrême, en les voyant dîner tout de bon. Comme c'était agréable de voir fumer le potage, et retourner la salade au *rampon*. Comme le bon Abbé découpait habilement le gigot qui parfumait la salle, et quelles belles tranches il en servait à ses convives; le tout arrosé d'une vieille bouteille!...

Au Théâtre-Français, le service des repas est fait avec un soin méticuleux. Jamais un poulet en bois peint n'a déshonoré la table des comédiens de la maison de Molière.

En revanche, les artistes sont tenus de se livrer à une mastication effective et de manger comme des ogres, si l'action l'exige absolument. Tant pis si les mets ne sont pas de leur goût. Ainsi, une charmante sociétaire, qui n'aime pas la soupe à l'oignon, ne put jamais obtenir qu'on lui en servît d'autre dans le *Bonhomme Jadis*.

Tout Paris se souvient de ce repas devenu classique, où Provost et Got mangeaient une côtelette, une salade, un déjeuner complet, enfin.

Le même Provost, qui était un gourmet émérite et qui appréciait beaucoup certains menus du répertoire, fut victime d'une mystification bien cruelle.

Dans un rôle non moins important que substantiel, il mangeait une douzaine d'huîtres.

Dorius, le chef des accessoires, lui faisait servir à cette occasion de superbes ostendes et la bénédiction avec laquelle l'excellent comédien devait les avaler était rendue par lui avec un naturel digne de son beau talent.

Or, un soir qu'il était justement en veine de gourmandise, il s'aperçut avec stupeur, tout en jouant son personnage, que le plateau ne contenait plus que des coquilles vides.

Beauvallet, apercevant dans la coulisse les huitres destinées à son camarade, n'avait pu résister à la tentation d'en goûter, et la première huitre lui ayant paru bonne, il avait mangé la douzaine.

Une cave spéciale, fort bien approvisionnée, et dont les vins sont exclusivement destinés au service de scène, est installée rue Richelieu.

Les différents vins de cette cave sont servis selon les indications du dialogue.

Ainsi, lorsqu'un personnage s'écrie, dans le cours d'une comédie quelconque :

— Voilà d'excellent chambertin !

Le public peut être persuadé que l'artiste déguste du chambertin authentique et non du suresnes première.

Quant au champagne, ce n'est pas, comme dans la plupart des autres théâtres, d'atroce limonade plus ou moins gazeuse, mais bien du meilleur Röderer, que les artistes peuvent boire en montrant une satisfaction réelle.

Les cigares aussi sont toujours de purs havanes.

Quand on met une soirée en scène, chaque artiste a le droit d'en prendre un dans les boîtes qui se trouvent sur la cheminée ou sur la table et de le garder — même s'il ne l'allume pas. L. M.

LA FILLE DU COLONEL.

VII

Néanmoins, le capitaine s'ennuyait déjà en garnison et, craignant que la « méditation militaire » ne fût pas, à elle seule, capable de le défendre contre « l'encroûtement », il avait adressé, hiérarchiquement, une pétition au ministère pour obtenir d'être envoyé au Tonkin.

Cette demande, qui semblait un reproche indirect aux autres officiers, qui n'avaient point fait de pétitions semblables, déplut à M. Ollier et au commandant, et, à partir de jour-là, Maurel comprit qu'on lui tenait rigueur.

Il ignorait ce que pensait le colonel ; car, n'ayant jamais été dans le monde et craignant d'y faire mauvaise figure, il n'allait chez M. Dorval qu'aux jours de réceptions officielles et réglementaires. Ses congés étaient tous pour sa vieille mère, qui habitait à Orléans et dont il était l'unique enfant.

Tel était l'homme que le lieutenant-colonel qualifiait volontiers d'« ours mal léché ».

Ce jour-là, sa « méditation militaire » ne fut pas longue.

A peine avait-il commencé à laisser sa pensée flotter sur ce prince Eugène de Savoie dont il étudiait le génie, que deux coups vigoureux furent frappés à sa porte.

Surpris, il se leva brusquement :

— Entrez ! cria-t-il.

La porte s'ouvrit, et Maurel, stupéfait, vit entrer le lieutenant-colonel.

Cette visite était tellement inattendue, tellement extraordinaire, que le capitaine frissonna un instant.

M. Ollier avait pris, pour la circonstance, un visage extrêmement dur et sévère. Sa moustache était retroussée ou plutôt hérissée jusqu'aux yeux. D'un geste, il repoussa le fauteuil que Maurel lui offrait :

— Capitaine, dit-il d'un ton sec, je lève vos arrêts... C'est bon, ne me remerciez pas !... Vous irez remercier demain la colonelle...

Et comme Maurel ouvrait de grands yeux :

— Comment ! vous ne comprenez pas ?... C'est pourtant bien simple. Je vous dis que demain il faudra vous

présenter chez le colonel et saluer Mlle Jeanne Dorval, car c'est elle qui a plaidé votre cause et qui l'a gagnée près de moi... Voilà qui est clair, je suppose !

— Oui, mon colonel, j'irai.

— C'est bon !... vous êtes libre... bonsoir !

M. Ollier sortit. Maurel resta muet de surprise, et, ce soir-là, sa méditation militaire changea pour la première fois de nature et de direction !

Le prince Eugène, en dépit de tout son génie, fit place à une autre image, plus gracieuse.

Le lendemain, à trois heures, le capitaine Maurel se présentait chez son colonel, où il trouvait plusieurs autres officiers du régiment, qui parurent étonnés de le voir arriver en grande tenue, astiqué, brossé, serré dans son ceinturon, comme s'il venait, lui aussi, faire sa cour à la colonelle. Jeanne le vit entrer et fut frappée de son air martial et de sa belle tournure ; elle vit bien qu'il avait au front la ride particulière aux officiers sévères, mais elle s'en émut peu et résolut aussitôt d'étudier à fond le nouveau venu.

Au même instant, le capitaine s'inclina devant elle :

— Mademoiselle, dit-il, M. Ollier m'a dit tout ce que je vous devais...

La jeune fille l'arrêta du geste :

— Ne parlons pas de cela, dit-elle. Il paraît, capitaine, que votre compagnie manœuvre à merveille !

Cette façon délicate de mettre à l'aise le capitaine et d'engager la conversation sur un terrain tout militaire plut beaucoup à Maurel, qui, bientôt, s'assit près de Jeanne et commença à lui raconter sa vie, sa campagne d'Afrique, et son désir d'aller au Tonkin servir plus utilement le pays. Tout doucement, et sans avoir l'air d'y attacher d'importance, Jeanne le faisait parler, lui donnait la réplique, l'interrogeait habilement, et, au bout d'un quart d'heure, elle le connaissait à fond. Le capitaine, s'oubliant un peu devant l'aimable enfant, alla jusqu'à lui parler de ce bain moral qui, disait-il, retremait ses forces, et Jeanne, à son grand étonnement, prit fort au sérieux cette habitude quotidienne et déclara qu'elle aussi faisait souvent quelque chose d'analogique. Bref, après une demi heure, au moment où le thé fut servi, on eût dit que le capitaine était un des familiers de la maison.

Dans un coin, les officiers, réduits à causer entre eux et à échanger quelques balivernes de circonstance et d'usage, adressaient à Maurel des regards où se lisait leur étonnement et leur jalouse.

A quatre heures seulement, Maurel sortit, après avoir salué le colonel, et reçut aussitôt les compliments empressés de ses camarades, qui tous se résumaient en quelques mots :

— Bravo, Maurel ! Pour un début, c'est un coup de maître ! La petite en tient pour toi ! Il faut te risquer et faire ta demande !...

Le capitaine partit d'un franc éclat de rire :

— Ah ! il ferait beau voir, s'écria-t-il, ce que dirait le colonel ! Un pauvre diable de capitaine comme moi !

— Eh ! mon cher, on ne peut jamais savoir. La colonelle est originale... elle a ses idées, et dame !... tu es en bonne voie !

Le lendemain, Maurel, incapable de lutter contre le sentiment nouveau qui s'était emparé de lui, ne craignait pas de retourner chez son chef et s'entretenait de nouveau avec Jeanne. Il éprouvait un plaisir délicat, une sensation délicieuse, à causer avec cette aimable enfant des choses militaires, du régiment, de l'armée, de la France, de tout ce qu'il aimait, de tout ce qui faisait sa joie et sa vie.

En dépit de la contrainte qu'il essaya de s'imposer pour ne pas paraître indiscret ou ridicule, il ne put s'em-